

Zeitschrift:	Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Herausgeber:	Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band:	42 (1984)
Heft:	1
Artikel:	George Orwell : 1984 : cauchemar d'avenir et constat d'actualité
Autor:	Favrod, Charles-Henri
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-139146

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

George Orwell: 1984 – Cauchemar d'avenir et constat d'actualité

Charles-Henri Favrod,
Saint-Prex

Roman de fiction politique, *1984* est l'œuvre la plus célèbre de l'écrivain anglais George Orwell (pseudonyme d'Eric Arthur Blair), né au Bengale en 1903 et mort à Londres en 1950. Combattant pendant la guerre d'Espagne dans les milices du POUM (Parti ouvrier d'unité marxiste, c'est-à-dire trotskiste) et profondément marqué par cette expérience qu'il relate dans *Catalogne libre* (1938), Orwell avait publié en 1945 une première satire sur la dictature, *Animal Farm* (La République des animaux : «tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que les autres»), où il analysait sous une forme allégorique la dégénérescence de la révolution soviétique. Ce thème est repris et élargi dans *1984*.

Paru en 1949, le livre se présente comme l'histoire d'un fonctionnaire du Ministère de la vérité, Winston Smith, à travers laquelle Orwell peint le fonctionnement de toute une société, l'Océania, en l'année 1984. Cette société pourrait être celle de Londres, mais aussi celle de Moscou. Sur tous les murs, une affiche représentant un visage barré d'une moustache à la Staline rappelle à tous les citoyens que *Big Brother*, Le Grand Frère, chef suprême du parti, les regarde. Partout des circuits de télévision renseignent la police de la pensée sur les moindres gestes de chaque individu. Trois slogans régissent l'Océania : «La guerre c'est la paix. La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la force». Tout cet univers vit à l'heure de la perfection totalitaire. Smith décide soudain de se révolter et de tenir un journal où il note ses pensées intimes.

Dans l'Océania, l'image insupportable du présent domine et façonne toute l'histoire passée (en vertu du principe de la «mutualité du présent») et interdit l'imagination d'un futur autre. Le parti omniprésent et omnipotent encourage la délation, condamne l'amour et met au point un nouveau langage, le *newspeak*, destiné à rendre littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Ainsi le Ministère de la Paix prépare-t-il la guerre tandis que celui de la Vérité fabrique quotidiennement les mensonges officiels, que celui de l'Amour s'occupe de la police et que le Ministère de l'Abondance organise la pénurie. Pour bien canaliser les passions individuelles, une guerre permanente règne entre l'Océania et les deux autres superEtats, l'Eurasia et l'Oriasia.

En rencontrant et en aimant Julia, une camarade du parti, Smith commet un acte d'opposition politique. L'amour spirituel et charnel devient une affirmation de révolte, qui facilite aux deux amants l'adhésion à la «Fraternité», mouvement clandestin dirigé par Goldstein, qui se prétend ennemi juré du régime. C'est le début de leur perte. Arrêté et torturé, Smith résiste. Mais comme il existe pour tout individu «une chose qu'il ne peut pas supporter», il finit par céder. Sa révolte est brisée. Il le vérifie à sa libération : Julia ne l'émeut plus et, chose plus importante, «la lutte est terminée, il a remporté la victoire sur lui-même, il aime Big Brother».

Violente et rigoureuse dénonciation du totalitarisme, *1984* a souvent été comparé à l'utopie de Swift. A la fois romanesque, cruelle et pleine de vérité, cette fiction ne fait que pousser jusqu'à leur extrême logique les tendances de la société moderne. Accusé de pessimisme, Orwell exprime en fait son refus de reconnaître le socialisme dans le régime totalitaire de Staline, et même dans le travaillisme britannique de l'immédiat après-guerre. Sa critique acerbe de l'idéologie, devenue mensonge pur et *doublethink*, fait de *1984* une des œuvres marquantes de la littérature politique.

George Orwell a ainsi écrit un des plus étonnantes romans que l'angoisse de l'Etat ait jamais suscités. C'est un chef-d'œuvre de politique déductive puisqu'on y trouve déjà la Chine de Mao et plus encore le Cambodge de l'Angkar, préfiguré par l'Ingsoc. *1984* introduit en effet le culte de l'impersonnalité, plus redoutable que son contraire: l'Ingsoc, comme l'Angkar, ce n'est pas un nom d'homme, mais un dictateur anonyme, sans visage, sans présence. Ce dieu caché, ce maître ténébreux, cet oppresseur diffus possède néanmoins tous les moyens de contrainte. Il n'a pas besoin de se montrer vraiment pour faire peur. Il est partout.

L'Ingsoc, dans le roman d'Orwell, c'est l'idéologie qui unit les territoires de l'Océania, le superEtat né de l'Amérique du Nord et du Sud, de la Grande-Bretagne et de son Commonwealth. L'Ingsoc, c'est le fruit de l'intelligence britannique, et on retrouve dans ce sigle l'appellation de «socialisme anglais», même si l'Angleterre a perdu son nom depuis qu'on l'a rebaptisée «Plate-forme aérienne» et qu'on en a fait une sorte de porte-avions face à l'Eurasia, le superEtat né lui de l'absorption totale du continent européen par l'Union soviétique.

L'Ingsoc anonyme n'est pas incompatible avec la figure de *Big Brother*, le Grand Frère, qui est à la tête du parti. Comme il n'est jamais né, il ne peut mourir. On lui doit obéissance et amour. Sa vision de la réalité est la vraie: toutes les autres sont irrémédiablement fausses, hérétiques, dangereuses pour l'Etat. L'individu doit apprendre à accepter sans question, sans hésitation même, la manière de voir du parti, en se servant d'une technique connue sous le nom de *doublethink*, double-penser pour concilier les contradictions apparentes. Si la mémoire individuelle du passé se trouve être en conflit avec l'histoire du parti, on doit instantanément recourir aux moyens de contrôle de la mémoire. Le double-penser doit devenir entièrement instinctif, sincère, sans restriction et assurer ainsi l'orthodoxie.

1984, mauvais rêve d'Orwell, projette dans l'avenir la subordination de l'individu au collectif, subordination totale et absolue, planifiée et philosophiquement cohérente. Cette thèse romanesque a beaucoup d'exégètes, dont le meilleur est Anthony Burgess, lui-même auteur d'un roman qu'il a appelé *1985*. Je vais paraphraser Burgess ici, car sa lecture du texte d'Orwell a le grand mérite de le replacer dans son époque plutôt que de l'inscrire toujours dans la préfiguration. En effet, en 1949, l'année où le livre est sorti, Orwell voulait l'intituler *1948*, et c'est d'ailleurs pourquoi la projection est devenue *1984* plutôt que *1985* ou *2001*.

Alors, raconte Burgess, la guerre était finie. On supportait moins bien les privations, parce que le danger des V-1 et des V-2 avait disparu. La pénurie semblait s'aggraver de semaine en semaine. La ration de viande était tombée à deux tranches de bœuf en conserve noyé sous la graisse. Un seul œuf par mois, et gâté d'ordinaire. On trouvait assez facilement du chou: bouilli, avec son odeur forte, il formait un élément de base de l'alimentation britannique. Impossible de se ravitailler en cigarettes, en lames de rasoir. Partout, on avait

sous les yeux les effets des bombardements allemands et la saxifrage fleurissait somptueusement la profondeur des cratères.

Pour Burgess, 1984 campe le Londres victorien qui survit à la Seconde Guerre mondiale, avec ses façades noires et lézardées, les vieux tapis usés des halls et des couloirs, la poussière, l'humidité, la misère. C'est l'époque où la télévision commence à se généraliser; mais elle existait depuis quinze ans. Aussi Orwell introduit-il partout l'écran omniprésent d'une BBC totalitaire: «Naturellement, il n'y avait aucun moyen de savoir si l'on n'était pas surveillé à un moment ou à un autre. Avec quelle fréquence, ou par quel système la police des pensées se branchait-elle sur telle ou telle ligne individuelle? Le prévoir était un jeu de devinette. On pouvait même concevoir qu'elle surveillât tout le monde en même temps, et constamment. En tout cas, elle pouvait se brancher sur votre ligne quand cela lui chantait. On ne pouvait faire autrement que vivre, et l'on vivait en effet par la force d'une habitude qui s'était muée en instinct, dans l'hypothèse qu'une oreille surprenait le moindre son ou bruit dont on était l'auteur et que, sauf dans le noir le plus noir, un œil scrutait chaque geste ou mouvement.»

Anthony Burgess se souvient qu'à l'époque beaucoup de gens se prenaient de timidité à l'idée de se déshabiller devant le téléviseur. Curieusement, l'écran faisait figure d'œil et créait l'intrusion. Le téléspectateur se sentait regardé. Pourquoi pas écouté? Burgess rappelle aussi qu'Orwell avait travaillé à la Maison de la Radio, durant la guerre, et la BBC l'inspira dans ses descriptions du Ministère de la vérité. Il occupait le bureau 101 pour préparer ses émissions de propagande à destination de l'Inde et il conserva ce numéro pour le bureau du Ministère de l'amour où l'on enseigne évidemment la haine, où l'on torture avec raffinement sachant pour chacun «ce qu'il ne peut pas supporter».

Comme pour la musique douce que diffuse aujourd'hui Muzak dans les ascenseurs, les avions, les supermarchés, il n'y a pas d'interrupteur dans le roman d'Orwell. En même temps que l'intimité disparaît, l'Etat rappelle perpétuellement sa présence et se pose comme un anti-soi. En 1948, les camps de vacances Butlin prouvaient dans toute la Grande-Bretagne que le prolétariat n'était pas hostile à la discipline, même durant les loisirs. Des haut-parleurs lui demandaient toute la journée: *Are you happy!* Et chacun pouvait répondre: *Yes, we are!* Pas une seconde, les gens ne pouvaient rester oisifs. On les interpellait, on leur proposait des jeux, on les faisait «participer».

Burgess insiste sur le malaise que ressentait Orwell à l'égard des prolétaires. En dépit du souhait qu'il avait, il n'arrivait évidemment pas du tout à s'identifier à eux et finissait par avoir l'air d'imputer aux travailleurs la responsabilité de son impuissance à devenir l'un des leurs. Ancien élève d'Eton, il parlait avec l'accent patricien et, lorsqu'il s'adressait aux intellectuels aristocrates et bourgeois pour les convaincre de s'intéresser davantage aux problèmes de la classe ouvrière, il leur disait: «Tout ce que vous avez à perdre, c'est le *h* aspiré». Mais c'est précisément ce qui est le plus difficile à abandonner, comme le goût du passé, de la tradition. Le socialisme ne doit en effet avoir aucune nostalgie et rejeter le passé comme un mal. Pas question de se complaire dans le gazonné paysage anglais ou devant le feu de cheminée, près des cuivres de la cuisine aux jambons, dans la chaude lumière de Christmas. Pas question de résister au système métrique, qui consacre les temps modernes en balayant les vieilles mesures étalonnées selon le corps ou la terre: pouces, pieds, yards sont à bannir comme la pinte de bière ou le shilling, la demi-couronne, la guinée. C'en est fait de l'empirisme du bon sens au profit du rationalisme abstrait.

Le Labour anglais et l'Ingsoc sont-ils la même chose ? Orwell voulait le socialisme et beaucoup d'autres avec lui. Sinon, le parti travailliste ne l'aurait pas emporté en 1945. Les citoyens mobilisés votèrent dans le monde entier, dans les camps, dans les bases, à bord des navires de la flotte, partout, et Churchill, en dépit de sa popularité, en dépit de la victoire auquel il s'identifiait, fut battu parce qu'il clamait trop les dangers d'une démobilisation hâtive, parce qu'il transformait déjà le grand allié oriental en adversaire, parce qu'il disait voir s'abattre un rideau de fer sur l'Europe, parce qu'il récusait l'utopie.

En 1945, peut-être pour la première fois de son histoire, comme le dit Burgess, le peuple de Grande-Bretagne eut droit à ce qu'il demandait. Et, bon socialiste, Orwell s'empessa d'écrire un roman effrayant, dont les *tories*, des conservateurs irréductibles, estimèrent qu'il allait merveilleusement servir leur cause. Quel paradoxe ! De toute manière, on ne peut pas dire que le socialisme anglais s'identifie à l'Ingsoc. Mais Burgess rappelle que, chez les travaillistes, la soif de pouvoir s'allia vite à la corruption, à l'incompétence, au goût du dirigisme, à une sorte de complaisance puritaine dans la prolongation de l'austérité. La gauche britannique n'est jamais arrivée à se débarrasser de ses origines puritaines et 1984 pousse le puritanisme jusqu'à interdire le plaisir physique. De même, on y retrouve la bureaucratie impunément insolente, qui abuse de son pouvoir pour faire attendre et humilier les humbles, quand elle ne prend pas plaisir à faire peur.

Orwell avait combattu en Espagne pour la liberté et avait dû fuir parce que le communisme russe avait soudain décidé d'exterminer l'anarchisme catalan. Il y a là les prémisses de l'Ingsoc dans la mesure même où la revue anglaise de gauche, *The New Statesman*, prônait depuis longtemps le totalitarisme soviétique. Kingsley Martin, le rédacteur en chef, disait de Staline : « il a commis des abominations, mais qui ont permis le progrès, les barrages, l'industrialisation, et l'on ne doit pas permettre que quelques millions d'exécutions sommaires puissent ternir cet aspect positif du régime. Les moyens justifient la fin, et réciproquement ! »

Ces intellectuels progressistes méprisent le système démocratique parce qu'il n'est pas en mesure de provoquer en très peu de temps des changements fondamentaux. La tolérance d'une opposition ne fait-elle pas toujours perdre du temps ? La rigoureuse machine étatique, qui abolit le passé et construit ainsi les lendemains qui chantent, on en avait déjà entendu parler tout au long des années trente. Le *New Statesman* continuait sur ce ton, bien que Hitler eût mis définitivement à mal le « national-socialisme ». L'intelligentsia de gauche évoquait néanmoins toujours la nécessité de l'autoritarisme en matière de développement, et on y retrouvait T. S. Eliot comme Evelyn Waugh, Roy Campbell, Shaw ou Wells. Le parti unique les gênait un peu ; ils parlaient de collectivisme oligarchique et exaltaient la fin des priviléges, la justice sociale, l'égalité des revenus. S'il faut chercher le modèle de l'Ingsoc, c'est en définitive au *New Statesman* qu'on le trouvera.

$2 + 2 = 5$, ce mot d'ordre fut placardé partout en Union soviétique, durant l'application du premier plan quinquennal, pour montrer que la tâche pouvait être menée à bien en quatre ans si les travailleurs se défonçaient. Le *New Statesman* avait mis la formule en exergue. Et Anthony Burgess la reprend, en même temps qu'il décrit l'oligarchie qui gouverne l'Océania. 2 et 2 font ce que le parti décide, qui enseigne en même temps que la folie naît toujours de l'esprit individuel qui refuse de se fondre dans l'esprit collectif, de voir la réalité comme celui-ci estime utile de la voir. C'est le solipisme au pouvoir, qui sait manipuler le langage et

la mémoire et, par eux, la nature de la réalité perçue. Plus de culte de la personnalité. Grand-Frère est une invention, donc il peut durer toujours. L'Ingsoc est le premier gouvernement professionnel, directement issu par l'absurde du platonisme, et donc aussi le dernier gouvernement possible.

Ce gouvernement oligarchique a appris à concilier les extrêmes, non par la dialectique, qui est diachronique et admet l'absence de contrôle du temps, mais par la technique synchrone du double-penser: «Double-penser signifie faculté de garder à l'esprit deux croyances contradictoires à la fois, et d'accepter l'une et l'autre. L'intellectuel du parti sait dans quel sens ses souvenirs doivent être altérés; par conséquent, il a conscience de tricher avec la réalité; mais par l'exercice du double-penser, il s'assure aussi que la réalité n'est pas violée. Le processus doit être conscient, sinon il ne serait pas appliqué avec assez de précision; mais il faut qu'il soit aussi inconscient, sinon il entraînerait un sentiment de fausseté, et donc de culpabilité. Le double-penser est au cœur même de l'Ingsoc, puisque l'acte essentiel du parti est d'utiliser la duperie consciente, tout en conservant la fermeté de propos qui va de pair avec l'entièreté honnêteté. Formuler des mensonges délibérés, tout en les croyant sincèrement vrais, oublier tout fait devenu encombrant, puis, lorsque cela redevient nécessaire, l'exhumer de l'oubli juste le temps qu'il faut, nier l'existence de la réalité objective et, en même temps, prendre en compte la réalité que l'on nie — autant de choses nécessaires et indispensables.»

A-t-on jamais mieux défini la «langue de bois»? Ce texte a été écrit un peu plus de dix ans après les procès de Moscou, mais avant ceux de Prague, de Sofia, de Budapest. Avant les réhabilitations posthumes et les nouvelles inhumations par l'oubli. Avant le printemps de Prague et le printemps de Gdansk. Orwell y met la dernière main en 1948, quand tout bascule dans l'ignominie et qu'un véritable homme de gauche n'a plus que la dérision pour s'en sortir.

L'Ingsoc, le parti omnipotent, omniscient, omniprésent, déclare qu'il est peu sage de s'en remettre en tout au témoignage des sens. Seul «le soi», cette entité immatérielle et vérifiable, peut déterminer ce qui est réel ou ne l'est pas. Pour conférer au soi l'unique qualité dont il a besoin pour être suprêmement réel, fixe, immuable, immortel, semblable à la divinité, il suffit d'en faire un soi collectif. Tous les drames viennent de l'individuel. Par le collectif, l'humanité triomphe. Le double-penser constitue un esprit unique. L'observation et la mémoire individuelles s'alignent sur la vérité que décrète le parti, à tel ou tel moment donné. C'est ce moment donné qui renferme la réalité. Le passé ne détermine pas le présent, le présent modifie le passé. On peut même dire: le passé n'existe pas, donc libre à nous de le créer.

Le *Labour Party* n'est pas l'Ingsoc en 1948. Il lui arrive pourtant de recourir au double-penser, au double-langage. A la même époque, les animateurs du *New Statesman* donnent au mot «démocratie» un sens différent de celui que lui reconnaissent les démocrates. Quant aux communistes, alors comme aujourd'hui, ils l'utilisent dans un sens contraire, ni plus ni moins. C'est presque le mot d'ordre de 1984: «La guerre c'est la paix...» Orwell constate l'état du monde qu'il décrit et se souvient du conditionnement qui l'y a amené: Adolf Hitler, ce n'est pas qu'une affaire de pathologie, mais un système politique cohérent qui a rendu le respect de soi et l'orgueil national à tout un peuple criant *Heil!* Staline, c'est encore des millions de citoyens vivant leur condition de servitude sans amertume puisque, pour la

plupart, ils ignorent tout du monde extérieur, tout de l'autre langage, tout de la liberté individuelle. «L'ignorance c'est la force, la liberté c'est l'esclavage!»

Burgess retient de *1984* moins une satire à la manière de Swift ou de Voltaire qu'une métaphore de l'appréhension. Cet avenir possible est une projection d'un présent perçu comme un échec du socialisme. Il va sans dire qu'Orwell n'annonce pas le triomphe définitif de l'Ingsoc, mais décrit l'idéal irréalisable du totalitarisme, que les systèmes purement humains imitent maladroitement. De même, les démocrates ne parviennent pas à instaurer la démocratie absolue.

En bref, *1984* résume moins nos frayeurs face à l'apocalypse nucléaire que notre peur à l'égard du pouvoir toujours accru de l'Etat. Le livre commence d'ailleurs après l'explosion de la bombe atomique, qui n'est pas encore la bombe à hydrogène. On a constaté que le décor londonien est celui de la ville après les destructions classiques de la Seconde Guerre mondiale, et non d'un conflit de la nouvelle ère. Cette invraisemblance ne gêne personne, pas plus que celle qui fait fonctionner en permanence le télécran du Grand-Frère, alors que l'électricité est coupée!

On a souvent comparé le *1984* d'Orwell à ses prédecesseurs : *Nous autres* de Zamiatine et *Le meilleur des mondes* de Huxley. Tous deux dépeignent une utopie qui a sacrifié la liberté au bonheur. Orwell s'est exprimé à ce sujet : «On n'y trouve ni appétit de pouvoir, ni sadisme, ni dureté d'aucune sorte. Ceux qui sont installés à la tête d'une telle société n'ont aucun mobile puissant d'y rester et, bien que tout le monde soit heureux, d'un bonheur vide, la vie a perdu tout sens, au point que l'on a du mal à croire sérieusement à la durée possible d'une société de ce type.»

La poursuite du bonheur n'a donc pas de sens. La liberté ? Sans doute pas davantage. Pourquoi certains hommes cherchent-ils à en régir d'autres ? Orwell, foncièrement pessimiste, répond que ce n'est certes pas au profit de ceux-ci et qu'en être convaincu, «c'est être politiquement conscient». Son cynisme le fait imaginer, alors que la maladie le ronge, un monde désastreux où les Etats ont grandi en étendue et en force, où les technologies de la tyrannie ont réduit l'individu à l'abrutissement, où la manipulation est infaillible, où tout est programmé et contrôlé, où le hasard a disparu comme l'amour et la liberté.

On a beaucoup dit de la réduction de l'amour à l'acte sexuel, et puis à la confusion sexuelle en série, qu'elle a pour effet de réduire les partenaires de ce pêle-mêle à l'état de simples objets. Rien de plus facile alors, ajoute Burgess dans son commentaire au cauchemar d'Orwell que de considérer tous les êtres humains, pris dans quelque rapport social que ce soit, comme autant d'objets manipulables, soumis au conditionnement des Pavlov et Skinner, totalement à la merci de qui voudra.

1984 est moins une prophétie qu'un témoignage de désespoir. A ce titre, il est lié à son époque et à l'état de son auteur. Orwell meurt de tuberculose, une maladie encore fatale alors et bénigne aujourd'hui. Voilà qui montre ce que peut avoir déjà d'anachroniquement lointain une réflexion de 1948. Il n'empêche que le message conserve toute sa force et qu'il est bien reçu par la jeunesse d'aujourd'hui, dans la mesure même où l'anarchisme naturel de celle-ci a marqué beaucoup de points ces dernières années sur le centralisme gouvernemental. La discipline traditionnelle a volé en éclats, le domaine des libertés et des licences n'a cessé de s'ouvrir, même l'autorité universitaire a choisi de composer.

Au-delà de la personne d'Orwell, son sinistre constat peut séduire aussi la jeunesse la plus contestataire. Il y a, en particulier, la façon qu'il a d'ignorer le passé, ou plutôt de ne l'envisager que comme un vide. Celui-ci s'ouvre dès lors à tous les mythes que le présent peut se soucier d'inventer. En même temps, Orwell met au ban de la société, en la désignant au mépris, une masse énorme de citoyens attachés aux traditions du passé, réactionnaires et conservateurs, essentiellement «vieux». Le vieux-parler est jeté au rebut, comme incapable d'exprimer ce présent éternel qui est le domaine de la jeunesse autant que de l'Ingsoc. Le néo-parler a l'agressivité laconique et radicale du langage des jeunes. Burgess cite le réalisateur de films Dennis Hopper, disant: «Les livres, mec, il n'y a rien dedans.» Et les *Who* chantant: «Les jeunes, l'éducation, ils n'en ont rien à foutre, ça leur vient tout seul...» En même temps, les maoïstes anarchisants répondent: «Ce que nous voulons, mais tout!» et ajoutent: «Soyez réalistes, demandez l'impossible!»

Il y a aussi les nouveaux «kids», croix gammée en sautoir, cheveux ras et treillis, qui opposent un *hate and war* aux danseurs de Krishna ou aux écolos de l'Ardèche. *No future!* Les punks refusent tout éclaircissement idéologique et proclament l'infine dérision du discours politique quel qu'il soit. Pourquoi? demandent les vieux. Pourquoi pas? répondent les jeunes. Et Burgess dans son roman *1985* passe de l'anéantissement orwellien à ce qu'il appelle «le pourquoi de la merde»: son héros résiste à la fois aux gangs de jeunes et aux syndicats, mais «tout est minable à cause que c'est les socialos et le nivellement». Un seul refuge: «la maison, le foyer, n'importe où pourvu qu'il y ait la télé!»

On retrouve le petit écran du Grand-Frère, l'écran de contrôle. De *1984* à *1985*, sur ce point, c'est la continuité. Sinon, comme le prouve Burgess, la différence est immense. Certes, il existe des superEtats aujourd'hui, mais ils ne détiennent pas tous les pouvoirs sur les Etats moindres. Les grands n'ont pas absorbé les petits. L'après-guerre a vu se diluer les grands empires coloniaux, s'installer de nombreuses dictatures indépendantes ou non à l'égard des anciennes métropoles, mais rien qu'on puisse comparer aux formidables blocs centralisés d'Orwell, partageant chacun la même idéologie.

Et le pouvoir? N'est-il pas dans l'énergie, dans ce pétrole qu'il faut bien dire d'abord de l'Islam? En voilà un de superEtat, dont *1984* ne parle pas du tout, pas plus qu'il n'imagine l'omniprésence conjuguée du Coran et du pétrodollar. Il a prévu la guerre permanente, mais celle qui a cours aujourd'hui, un peu partout, n'implique pas directement les superpuissances. Celles-ci n'y sont jamais que par procuration.

Reste l'écran terminal, c'est-à-dire la possibilité de contrôle continual de la vie privée par le biais du fichier informatique. Orwell était convaincu que les nouveaux médias seraient tous aux mains de l'Etat et que celui-ci pourrait disposer de toutes les données individuelles. Burgess estime qu'on est très loin de cette surveillance policière de tous les instants, si ce n'est en matière fiscale, où tous les coups sont permis qu'il s'agisse de la ponction des fonds ou de leur utilisation dispendieuse. En matière de maintien de la sphère privée, il constate que ceux qui y craignent une intrusion, sont souvent les mêmes qui font l'amour ouvertement dans les lieux publics!

On pourrait ajouter que les détenteurs de matériel et de logiciel, les propriétaires de banques de données, Etat comme particuliers, ne savent pas en protéger l'accès. Des jeunes gens, en branchant leur ordinateur domestique sur les réseaux de communications informatiques par téléphone ont réussi à pénétrer dans des lieux prétendus clos comme le

Laboratoire national nucléaire de Los Alamos, la NASA ou la Banque fédérale de réserve des Etats-Unis. De très grosses escroqueries ont été commises par manipulation des bandes magnétiques. On parle de plus en plus du piratage des codes et des interceptions de messages. Il y a même eu des sabotages sur lesquels la discréction officielle demeure exemplaire. A Toulouse, un groupe, qui s'est baptisé CLODO (Comité de liquidation ou de détournement des ordinateurs), a procédé à plusieurs attentats réussis.

L'informatique, qu'on prétend volontiers redoutable, est infiniment vulnérable. Les Etats démocratiques ont pris des mesures pour la protection des données personnelles. Mais sont-ils en mesure de la garantir? Orwell n'avait pas prévu non plus le viol de l'ordinateur, sa mise sur table d'écoute en somme, sa surveillance à distance, sa manipulation, son assujettissement même. Il y a là matière à nouvelle utopie apocalyptique: Big Brother contrôlé par un nouveau Grand-Frère, maître de son câblage et de son codage. Mais n'anticipons pas. Souvenons-nous plutôt des ravages de ce début des années de guerre froide. Et, pour ne plus citer Orwell, recourons à William Faulkner: «En Amérique, il suffit aujourd'hui (1950) à une organisation d'invoquer la liberté de la presse ou la sécurité nationale ou la lutte contre la subversion pour violer impunément l'individualité de quiconque n'est pas membre d'une association ou d'un groupe assez nombreux ou riche pour les en empêcher.»

Je ne résiste pas à une autre citation. C'est William Pitt qui parle, en 1776, au Parlement britannique, contre la pratique des mandats de perquisition à usage général: «Dans sa chaumière, l'homme le plus pauvre tient en respect toutes les armées de la couronne. Sa maison peut menacer ruine, le vent souffler à travers, la pluie y pénétrer, mais le roi d'Angleterre n'a pas le droit de passer le seuil sans y avoir été invité, et toutes ses armées n'ont rien à faire aux abords.» S'il ne s'agissait d'un propos historique, on croirait presqu'à l'utopie rétroactive. Voilà qui prouve au moins que la liberté commence toujours par soi-même, en 1984, comme au premier jour où Adam voulut être «libre», libre de choisir son salut ou sa damnation, libre d'être l'arbitre, libre de défier la prédestination et l'endoctrinement, libre de choisir la solitude, quand ce serait son bon plaisir et la compagnie, sinon!